

LA
REPUBLIQUE
DES
PHILOSOPHES,
OU
HISTOIRE
DES
AJAONIENS.

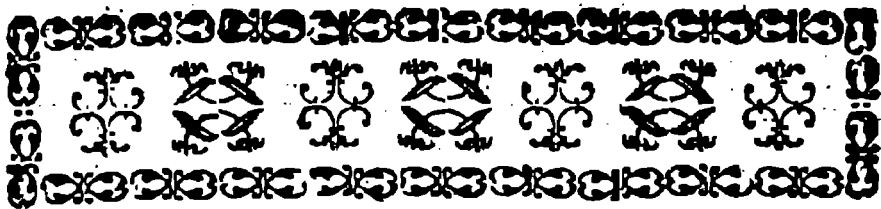
OUVRAGE POSTHUME DE MR.
DE FONTENELLE.

*On y a joint une Lettre sur la
Nudité des Sauvages.*



A G E N E V E ,
M D C C L X V I I I .





AVERTISSEMENT

Qu'il faut lire.

EN effet on passe ordinairement par dessus ces commencemens d'un livre, & avec raison, puisque souvent les avis, les préfaces & les avertissemens ne sont que des amas d'éloges de l'ouvrage de l'auteur. Celui-ci n'est pas de ce genre; on n'y louera ni l'auteur qui est à-présent enterré à plus de 1600 lieues d'ici, ni ses Mémoires dont chacun jugera comme il lui plaira, ni même la traduction qui n'a d'autre qualité que d'être fidele. A quoi bon

AVERTISSEMENT.

donc un avertissement ? C'est pour empêcher le lecteur de porter un jugement téméraire de Mr. van Doelvelt. Ces Mémoires sont écrits d'une manière qu'il y prend fait & cause pour les Ajaoiens. Cela pourroit donner occasion au lecteur, qui ne peut être instruit que par le dernier Chapitre de ces Mémoires, pour quelle raison il en agit ainsi ; cela pourroit, dis-je, donner lieu d'accuser cet honnête-homme de trahir la Religion & de la sacrifier à des gens qui n'en ont aucune. Il faut donc qu'on lise cette relation, comme l'ouvrage des Ajaoiens mêmes ; car, comme on le verra dans ce dernier Chapitre, Mr. van Doelvelt, reçu citoyen d'Ajao, en a

AVERTISSEMENT.

embrassé toutes les opinions d'une maniere si sincere , qu'étant revenu en Europe , il travailloit de tout son cœur à faire des prosélytes ; & il n'est retourné à Ajao que parce qu'il vit qu'il lui seroit impossible de rendre ses compatriotes , ou du moins ses meilleurs amis , Ajaoiens. J'ai cru devoir avertir le lecteur de ces circonstances , pour l'honneur de l'auteur , & pour la satisfaction du lecteur : je lui apprendrai que Mr. van Doelvelt est retourné à Ajao , vers ses femmes & ses enfans , en 1682. Comme en partant il promet à ses amis de leur faire savoir le succès de son voyage , on a reçu des lettres de lui , datées de Laontung en Tarta-

AVERTISSEMENT.

rie, sur les frontieres de la Chine, où il étoit arrivé en santé, & d'où il espéroit aller revoir sa chere patrie, & respirer l'air sain & pur d'Ajao, avant deux mois. Ceci fait croire qu'il est arrivé en bonne santé.





T A B L E
D E S
A R T I C L E S,

Contenus dans cet Ouvrage.

Avertissement qu'il faut lire. Pag. V.

CHAPITRE I. *Court récit du voyage
de M. van Doelvelt. De son
arrivée chez les Ajaoiens, &
comment il y fut reçu.*

T A B L E.

CHAPITRE II. *Description de l'Isle
des Ajaiens.* 27

CHAPITRE III. *De la Religion des
Ajaiens.* 35

CHAPITRE IV. *De l'éducation de la
Jeunesse chez les Ajaiens.* 53

CHAPITRE V. *Des différens Magi-
strats des Ajaiens.* 67

CHAPITRE VI. *La Police des A-
jaiens.* 70

CHAPITRE VII. *Fonctions des Min-
chists, des Minchiskoa, des
Minchiskoa - Adoë, & des
Adoë-Rezi.* 77

T A B L E.

CHAPITRE VIII. *De la Guerre, du Trésor, des Esclaves, & de la Politique des Ajaiens.* 90

CHAPITRE IX. *Du Mariage, & de la Naissance des Enfans.* 110

CHAPITRE X. *De la Mort, & des Funérailles.* 117

CHAPITRE XI. *Suite de l'histoire du Séjour de l'Auteur & de ses Compagnons dans l'Isle d' Ajao.* 122

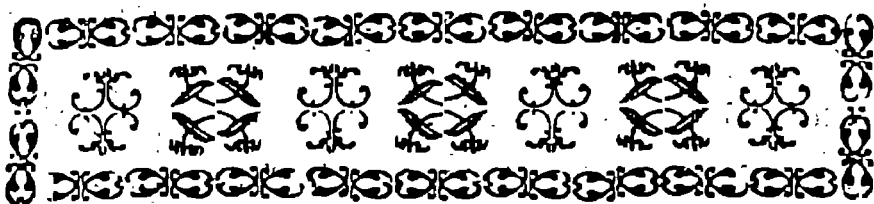
CHAPITRE XII. *Discours sur l'existence de Dieu, prononcé en 1679, à l'Assemblée générale des peuples d' Ajao, proche*

T A B L E.

*du Lac de Fu; & comment
l'Auteur revint en Europe. 129*

*Lettre à Madame la Marquise de ***
sur la Nudité des Sauvages. 153*





HISTOIRE
DES
AJAOIENS,
OU

*Relation d'un voyage de Mr. S. VAN
DOELVELT en Orient, en 1674,
qui contient la description du
Gouvernement, de la Religion
& des Mœurs de la Nation des
Ajaoiens. Traduite sur l'original
Flamand.*

CHAPITRE PREMIER.

*Court récit du voyage de Mr. S. van
Doelvelt. De son arrivée chez les
Ajaoiens, & comment il y fut reçu.*

ENNUYÉ de troubles qui déchi-
roient ma patrie, & qui étoient

causés par des esprits factieux qui, de quelque parti qu'ils fussent, n'étoient animés que par de honteux motifs d'intérêt, de haine & d'ambition, je résolus d'aller voyager, espérant qu'à mon retour je trouverois dissipées les factions auxquelles je ne pouvois prendre part, sans me rendre coupable, ou d'injustice au tribunal de ma conscience, ou de trahison envers ma patrie.

Un cousin que j'avois en Zélande, où ses grands biens & sa qualité de *Bewindhebber* (1) de la Compagnie des Indes Orientales lui donnoient quelque crédit, me facilita les moyens d'exécuter mon projet, en me procurant une place distinguée sur l'un des vaisseaux qui partirent sur la fin de l'an 1673.

Mon dessein n'étant que de donner l'histoire de l'heureuse nation des Ajaouiens, je passerai sous silence tout

(1) L'un des Associés ou Directeurs.

ce que mon journal contient de ce qui s'est passé pendant mon trajet, & tout ce qui m'a paru digne de remarque; assez d'autres en ont parlé avant mon départ & depuis mon retour.

Arrivé à Batavia je rendis mes lettres de recommandation au Général & au Directeur - Général, qui m'offrirent tous leurs bons offices, de sorte qu'à la considération de mon cousin je me vis dans l'autre monde, pour ainsi dire, en état de contenter amplement la passion de découvrir, dont j'avois toujours été possédé, bien résolu d'éterniser mon nom, en baptisant *Doelvetsland* la première côte inhabitée ou inconnue où j'aborderois. Mais ce n'étoit pas de ces découvertes passagères & imparfaites qu'il me falloit. Je voulois aux dépens de tout mon sang, découvrir en habile homme, & non comme ces étourdis & ces paresseux qui, contents de saluer les côtes qu'ils décou-

vrent, mettent à peine pied à terre pour examiner la nature du pays.

Ma résolution ne déplut pas à Messieurs les Directeurs, gens avides de ces sortes de découvertes, qui ne peuvent que contribuer à la propagation des bornes de leur empire en ce pays-là. Ainsi on me permit d'exécuter tous les projets de découvertes que je jugerois raisonnables, & on mit sous mes ordres quatre pilotes des plus favans, dans la carte des mers fréquentées en terre inconnue.

Vers le milieu de l'an 1675, après que j'eus fait plusieurs courses inutiles vers les terres méridionales, il se présenta une occasion trop favorable pour que je la manquasse. Il s'agissoit de découvrir, c'est tout dire. Le bruit qui s'étoit répandu que quelques barques Moscovites, ou de la mer blanche, après avoir été jettées de côté & d'autre par

d'affreuses tempêtes, avoient échoué sur les côtes de Niphom, avoit fait concevoir à quelques membres de la Régence le deffein de découvrir une route nouvelle, pour voguer des Indes en Hollande, par le Nord de la Tartarie & de toute la Scandinavie. Je fus consulté fur un fi beau projet; je ne manquai pas de l'exalter, & je propofai même d'être de la partie.

Tout fut bientôt préparé pour notre nouvelle courfe; & fur les repréfentations que l'on fit faire à S. M. Japonnoife, des grands avantages que tireroient fes fujets d'une pareille découverte, elle nous fit affurer qu'au cas que quelque tempête nous jettât fur fes terres, ou que nous vinffions à manquer de vivres dans cette route inconnue, il nous feroit permis de ravitailler fur la côte de Nanhu (2),

(2) Au Nord-Eft de l'Isle Nyphom.

On chargea les quatre vaisseaux qui devoient avoir la gloire de cette découverte, de tout ce qui leur étoit nécessaire. On n'épargna ni les armes offensives ni les défensives, ni les instrumens pour munir nos vaisseaux contre les glaces du nord, & nous prîmes à notre suite une demi-douzaine de bâtimens plats pour nous servir à faire des descentes. Je ne puis me défendre de dire qu'ils étoient de mon invention, & d'en donner ici la description.

C'étoit de ces berges dont on se sert dans les Indes pour transporter les marchandises d'une Isle à une autre, mais je les avois fortifiées. Fortifier des berges! quelle pitié! Pitié tant qu'on voudra, je le fis, voici comment. Puisque ces berges n'étoient destinées qu'à faire des descentes, je m'imaginai que si on les faisoit aborder de flanc, on auroit toute l'étendue du bord, sur lequel

les soldats rangés de front pourroient faire un plus grand feu , plus à leur aise , & occupant plus d'étendue , renverser un plus grand nombre de ceux qui oseroient s'opposer à nos descentes. Pour faciliter ces abordages flanqués , je fis construire avec de fortes perches , & des voiles goudronnées, une espece de bec postiche, qu'on mettoit à l'eau contre le flanc du vaisseau , par le moyen des poulies que j'avois placées vers la poupe. Ce bec faisoit devant le flanc le même effet que ces angles qu'on fait contre les arc-boutans des ponts pour briser le courant de l'eau ; & deux gouvernails que je fis placer à l'opposite des poulies , servoient à diriger la berge contre les côtes, vers lesquelles elle avançoit aisément dans cette situation ; parce que ce bec postiche fendoit l'eau qui autrement auroit battu le flanc avec trop de violence. Après avoir trouvé cette maniere d'aborder ,

je cherchai le moyen de couvrir le soldat, & je n'en trouvai pas de plus sûr que de faire construire une espede de parapet, sur le bord droit de la berge; & afin de tenir ma barque en équilibre, je fis jeter vers le côté gauche autant de lest qu'on employa de bois à ce parapet, qui couvroit le soldat jusques sur la tête, par le moyen d'une espede de demi arc que je fis faire sur sa crête. Ainsi il étoit à l'abri des coups, si l'on faisoit descende sur une côte escarpée où les habitans seroient plus élevés que la berge & que son parapet. Voilà à-peu-près la description de ma berge fortifiée, qui fut fort utile dans la fuite, mais non pas contre les Ajaoiens, comme on le verra bientôt.

Partis du port de Batavia nous portâmes en passant des ordres du Général dans quelques Isles qui se trouvoient sur notre route: & comme nous avions pris la saison où les

vents du Sud regnent presque toujours dans ces mers, nous dépassâmes bientôt toutes les Isles du Japon ; & ayant passé le détroit des Ories nous courûmes vers l'Est, pour tâcher de redécouvrir des terres qui avoient déjà été découvertes par quelques pilotes Japonnois.

Nous n'eûmes pas vogué cent lieues vers le Nord-Est que nous découvriâmes quelque chose. Nous déployâmes aussitôt toutes nos voiles vers ce quelque chose, mais lorsque le lendemain matin nous crûmes en être fort proches, ce quelque chose disparut tout d'un coup : ce qui nous fit juger que c'étoit quelque affreuse baleine qui avoit passé la nuit dans cet endroit. Mais sa fuite nous donna une joie plus réelle, car nous découvriâmes derrière l'espace qu'elle occupoit, quelque chose que nous jugeâmes être certainement une terre. En effet nous appercevions des

hauteurs & des vallées; nos lunettes mêmes nous aidoient à découvrir de la verdure. Ainsi nous continuâmes notre route. Nous nous trouvions alors vers le 48 degré 12 min. de latitude & environ le 197 de longitude. La nuit qui nous prit alors fut accompagnée d'un grand calme, que nous fentîmes avec plaisir, dans la crainte d'aller briser, soit contre ces côtes inconnues, soit contre quelque écueil.

Dès que l'aurore nous permit de voir où nous étions & où nous allions, nous prîmes nos mesures pour nous assurer si c'étoit véritablement une terre; & après plusieurs spéculations, viremens & bordées, nous fûmes convaincus que c'en étoit une, & même que ce pouvoit bien être une Isle spacieuse.

Certains de ce point, nous tînmes un petit conseil sur la maniere de faire notre descente, & après plusieurs avis

proposés & examinés, nous convînmes qu'il falloit approcher pendant la nuit nos quatre vaisseaux à une distance raisonnable de terre, de sorte qu'ils fussent à portée de nos berges fortifiées, qui s'avanceroient vers les côtes à la pointe du jour, avec la meilleure partie de notre monde, pour faire la descente, sans être vu, si faire se pouvoit,

L'impertinent préjugé où nous sommes toujours, que les peuples qui ne sont pas de notre continent, sont autant de barbares brutes, nous faisoit alors supposer que ces inconnus, s'il y en avoit, n'étoient pas assez fins pour avoir des sentinelles sur leurs côtes, comme nous en avons dans notre Europe ; mais nous nous trompions lourdement : car, comme je le dirai, nous étions découverts peut-être même avant d'avoir découvert ; & l'on nous attendoit sur la défensive, dès avant

que nous eussions tenu notre conseil de guerre.

Mais , *quanta cadunt inter humana supremaque labra !* Notre plan étoit presque exécuté , lorsque vers les trois heures de nuit il s'éleva une si terrible tempête , qu'il nous fût impossible de tenir nos bâtimens proches les uns des autres. Nos quatre vaisseaux prirent d'abord le large , & nos berges devinrent le jouet des vents & des flots , & comme je l'ai appris dans la fuite , lorsque je fus de retour à Batavia , trois seulement regagnerent les quatre vaisseaux plus de dix jours après cet orage , avec beaucoup de peines & après bien des frayeurs.

Quant à celle dans laquelle j'étois déjà entré avec 160 hommes , elle fut jettée sur les sables de cette terre inconnue , où nous brisâmes , après avoir été 24 heures exposés

aux vents , & nous être vus cent fois près d'être submergés.

Nous n'y fûmes pas longtemps , & on ne nous donna le temps ni pour délibérer , ni de nous mettre sur nos gardes. La fatigue & les frayeurs que mes soldats avoient eues , les avoient tellement abatus qu'ils étoient incapables de se défendre , si les peuples de cette terre avoient été aussi barbares que nous nous l'étions imaginé. Mais quel fut notre étonnement , lorsqu'au moment que nous ne nous attendions , en les voyant accourir en foule vers les débris de notre barque , qu'à être impitoyablement massacrés , nous les vîmes mettre leurs armes bas en bon ordre , nous venir aider à nous sauver , & nous inviter par leurs signes à les suivre & à prendre courage.

Nous voulûmes nous consulter sur ce que nous devions faire , & nous jettions les yeux de tous côtés pour

voir si nous ne découvririons point de secours. Mais nous ne voyions que les flots irrités : ainsi nous nous assemblâmes pour délibérer. Alors un des plus apparens de la troupe s'approcha de nous, avec un autre qui paroissoit être sous ses ordres. Ils sembloient ne s'être approchés que pour examiner nos manières, ainsi chacun disoit son avis d'autant plus librement qu'on étoit fort persuadé que ces inconnus ne nous entendoient pas. Mais nous fûmes bientôt détrompés, car un de nos officiers ayant proposé de nous laisser conduire par ces inconnus, mais de nous tenir néanmoins sur nos gardes, en cachant nos pistolets & nos baïonnettes sous nos capotes, afin de pouvoir vendre notre vie bien cher, si nous nous trouvions exposés à quelques violences ; celui qui accompagnoit ce chef des habitans lui dit quelques mots dans la langue du

pays, après quoi s'adressant à moi & me frappant dans la main : „ Chrétien, Hollandois ,” me dit-il en bon Hollandois, (3) „ vous n'avez pas à faire ici à des fourbes comme les Espagnols ou les Portugais, ainsi vos précautions sont inutiles ; nous connoissons l'usage de vos pistolets & de vos fusils, & nous ne souffrirons pas que vous les portiez dans notre ville. Laissez-les sur le rivage avec quelques-uns des vôtres, pour les garder, jusqu'à ce que vous ayez reçu les ordres de notre Souverain Magistrat.”

On peut juger quel fut notre étonnement, d'entendre notre langue dans la bouche d'un de ces barbares. Il ne fut plus question de délibérer ; je ne pensai qu'à excuser les sentimens.

(3) On verra, Chap. VII, comment ces peuples ont connoissance des mœurs & des langues étrangères.

soupçonneux de mon camarade, & à supplier cet interprete d'interposer ses bons offices pour des malheureux, que les vents & la tempête avoient jettés sur des terres inconnues; que la Providence nous avoit mis entre leurs mains & qu'ils pouvoient faire de nous tout ce qu'ils voudroient, puisqu'ils sentoient qu'une centaine de malheureux n'étoient pas capables de résister à tout un peuple. Il m'interrompit en m'affurant que nous n'avions rien à craindre, si nous nous soumettions aux justes ordres que le Souverain Magistrat nous donneroit, sans cependant prétendre que nous nous y soumissions malgré nous; qu'on alloit me conduire devant ce Souverain Magistrat, puisque j'étois le Chef de cette troupe infortunée; que je serois traité avec toute la douceur imaginable; & qu'après m'avoir interrogé, le Souverain

Ma-